NOTES ET COMMUNICATIONS

I

POUR UNE ANTHOLOGIE DES TEXTES GRAMMATICAUX LATINS

PAR J. COLLART
Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Le Corpus de Keil, les éditions des grammairiens sont des instruments de travail irremplaçables. Mais une anthologie pourrait se permettre de puiser ses citations à la fois chez les philologues professionnels et chez les amateurs éclairés, souvent curieux de philologie et sensibles aux courants d'opinion. Elle pourrait peut-être aussi se permettre une présentation systématique qui essaierait de situer les faits dans l'histoire de la discipline grammaticale.*

Mettre en chantier une anthologie des textes grammaticaux latins peut paraître, à première vue, faire œuvre vaine. L'examen du magistral recueil de Keil, *Grammatici Latini*, suggère rapidement au lecteur deux réflexions désabusées : 1° en face des traités de rhétorique ou de philosophie écrits en langue latine, les textes grammaticaux latins paraissent aujourd'hui bien naïfs et bien superficiels. 2° Les grammairiens latins se sont copiés les uns les autres avec une candeur et une servilité incroyables. Dans bien des cas, et pendant des siècles, ils ont calqué sur un prédécesseur, et sans le nommer, non seulement les idées générales, mais le détail des exemples, si ce n'est la rédaction dans son mot à mot[1]. *Et quasi cursores uitai lampada tradunt;* mais, en dépit de cette course, on a une terrible impression de piétinement. On se demande alors si la lecture d'un des derniers philologues en date, la lecture de Priscien par

1. Sans recourir à de longues lectures, on peut se convaincre rapidement de cette servilité des grammairiens latins en lisant, par exemple, l'étude de M. K. Barwick, *Q. Remmius Palaemo und die römische Ars grammatica.* On y trouve de nombreux « synoptiques » concernant ces calques d'expression. On peut également parcourir les *Testimonia* de l'édition du *De Lingua Latina* de Varron publiée par Goetz et Schoell : elle offre les références des innombrables emprunts textuels ou quasi textuels faits par les grammairiens latins à leur grand devancier qui, lui, du moins, avait des sources nombreuses et variées ; cf. Dahlmann, *Varro und die hellenistische Sprachtheorie*, Berlin, Weidmann, 1932.

exemple, ne suffirait pas largement à faire connaître la somme de la doctrine.

Expérience faite, cette idée paraît un peu simpliste, peut-être même injuste. D'abord, la grammaire est une science tard venue dans l'histoire des sciences[1]. A date égale, on ne peut exiger de la pensée grammaticale des révélations ou des découvertes comparables à celles de la pensée philosophique. Ensuite, lorsqu'il s'agit de grammaire, on songe tout de suite aux grammairiens de la décadence, parce que leur œuvre, dans l'ensemble, nous a été abondamment et fidèlement transmise. Or, ces grammairiens ont, le plus souvent, rédigé des *Artes*, c'est-à-dire des traités scolaires. Nous pensons aujourd'hui qu'ils ont commis le péché de plagiat avec trop de fréquence. Disons aussi à leur décharge qu'ils étaient bridés par les obligations d'un genre exigeant, ingrat et traditionaliste : le « manuel d'enseignement ». Aujourd'hui encore, ne trouvons-nous pas dans nos manuels les paradigmes présentés par ces vieux maîtres pour les conjugaisons latines[2]? Ne trouvons-nous pas dans nos grammaires contemporaines les exemples de syntaxe proposés par Lhomond?

Soyons au contraire reconnaissants à ces grammairiens. Ils nous ont transmis, parfois en citant franchement leur source, tel ou tel point particulier de doctrine. Grâce à eux a pu se constituer le précieux recueil de G. Funaioli[3]. Grâce à leurs citations, nous voyons renaître, sous l'aspect de bribes originales, les théories de l'époque républicaine : ce que l'on possède du *De analogia* de César n'a guère survécu autrement. Grâce à leurs citations, nous connaissons les menues trouvailles de tel ou tel vieux philologue, trouvailles qui ont parfois une allure très moderne[4].

Mais il n'y a pas que les traités scolaires de basse époque qui nous soient parvenus. La tradition a fait venir jusqu'à nous une partie importante du *De Lingua Latina* de Varron, ouvrage scientifique. Elle nous

1. Cf. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 2e éd., Paris, Éditions du Seuil, 1950, p. 236.

2. Le choix de *amō* et de *legō* comme prototypes remonte au moins à Varron (cf., par exemple, *L. L.*, VIII, 58).

3. G. Funaioli, *Grammaticae Romanae fragmenta*, Leipzig, Teubner, 1907.

4. Exemple : alors qu'en général leurs contemporains, selon une tradition venue jusqu'à nos jours ou presque (encore signalée dans Walde, *Etymologisches Wörterbuch*, 1re éd., Heidelberg, Winter, 1906, p. 38), rattachaient *aprīlis* à *aperiō*, deux juristes et philologues, qui nous paraissent aujourd'hui particulièrement intuitifs, M. Fulvius Nobilior, consul en 189 av. J.-C. (Funaioli, *G. R. F.*, p. 15, fr. 1), et M. Junius Gracchanus, ami et contemporain de Caius Gracchus (Id., *Ibid.*, p. 121, fr. 5), rattachent *aprīlis* à Ἀφροδίτη. Varron, en particulier, repousse ce rapprochement comme peu probable et préfère la parenté avec *aperīre* (*L. L.*, VI, 33 ; *G. R. F.*, p. 354, fr. 408). Or, ce rapprochement avec Ἀφροδίτη est précisément celui que reprend aujourd'hui M. Benveniste (*Trois étymologies latines : aprīlis, dēns, nemus*, in *B. S. L.*, XXXII (1931), p. 68 et suiv. ; cf. aussi *Dict.* Ernout-Meillet[3], p. 71-72).

a transmis un reflet du *De uerborum significatu* de Verrius Flaccus sous les aspects du Lexique de Festus, le livre I de Quintilien, avec ses chapitres grammaticaux[1], les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, avec leur mine inépuisable d'historiettes philologiques datées. Ces textes et d'autres encore, joints à ceux des grammairiens de basse époque, nous laissent parfois suivre les vicissitudes de la doctrine grammaticale et deviner des silhouettes de grammairiens[2]. Ils nous permettent de voir comment, de science accessoire, la grammaire est devenue science autonome, de déceler, çà et là, les tendances, les querelles, les modes qui l'ont affectée ou orientée tour à tour, d'entrevoir éventuellement les sources grecques de son inspiration. Pendant longtemps, sans doute, ces sources grecques sont restées les mêmes : sources anciennes, stoïciennes le plus souvent, et plus philosophiques que grammaticales. Elles étaient consacrées depuis Varron, et, par voie directe ou plus souvent encore indirecte, on les exploitait avec une docilité routinière. Il y eut pourtant, avec Priscien et son école, semble-t-il, un renouveau d'inspiration, puisé chez les grammairiens grecs « récents », comme Apollonius Dyscole et Hérodien[3].

Enfin, dans la littérature générale, nous trouvons assez souvent un écho de la vie philologique. La grammaire, après des débuts lents et obscurs[4], fut rapidement à Rome une science à la mode. Non seulement nous rencontrons des préoccupations grammaticales chez les maîtres de la rhétorique comme Cicéron ou Quintilien[5], mais nous trouvons des allusions aux théoriciens et aux théories chez les poètes : Lucrèce, Catulle, Juvénal, d'autres encore. M. Marouzeau n'a-t-il pas écrit un article sur *Virgile linguiste*[6]?

Ces éléments dispersés finissent par rendre vie à l'histoire de la grammaire romaine. Grâce à tous ces textes et derrière le tableau stéréotypé que présentent les *Artes*, nous voyons, dans une faible mesure sans doute, mais nous voyons tout de même, s'animer de façon concrète certaines étapes de la doctrine.

1. Édités récemment par M. Niedermann, *M. Fabii Quintiliani Institutionis oratoriae libri primi capita de grammatica, I, 4-8*, Neuchâtel, Éditions du Griffon, 1947.

2. Dans *La littérature latine inconnue* (t. I : *L'époque républicaine*, Paris, Klincksieck, 1952), regroupant avec une patience et une sagacité pénétrantes des éléments multiples et dispersés, M. H. Bardon fait revivre ainsi des grammairiens dont le souvenir paraissait à tout jamais pâli ou disparu, par exemple : Aurélius Opillus (Bardon, *op. cit.*, p. 143), Laevius Melissus, Antonius Gnipho, Pompilius Andronicus, Cornelius Epicadus, Staberius Eros (p. 186-198) et les philologues contemporains de Varron (p. 291-304).

3. Cf. P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, 1re éd., Paris, de Boccard, 1943, p. 307-312.

4. Suet., *De gramm.*, 1.

5. Cf. J. Cousin, *Études sur Quintilien;* t. I : *Contribution à la recherche des sources de l'Institution oratoire*, Paris, Boivin, 1935, p. 26-78.

6. J. Marouzeau, *Virgile linguiste*, in *Mélanges Ernout*, Paris, Klincksieck, 1940, p. 259-265.

Évidemment, un recueil de textes grammaticaux n'a pas l'ambition de retracer l'histoire des théories grammaticales à Rome, leur formation ou leurs progrès. Mais, au moyen de citations (le choix en est difficile et laisse toujours insatisfait), on peut essayer de présenter quelques aspects importants ou curieux des théories établies par les chercheurs.

Quel plan utiliser pour cette présentation? Afin de mieux souligner la variété ou la continuité de ces recherches et de ces tentatives, et parce qu'un plan comme celui de Varron dans son *De Lingua Latina*, par exemple, nous paraît aujourd'hui inorganique, on songe à adopter un plan moderne : phonétique, morphologie, syntaxe (chapitre bien mince en l'espèce), étymologie, histoire de la langue, vocabulaire et stylistique. Et, çà et là, le cas échéant, on pourrait, sous forme de notes rapides, proposer un rapprochement avec des textes grammaticaux grecs.

Ce plan présente de graves inconvénients, on ne se le cache pas. Semblable répartition des documents peut conférer aux doctrines romaines une cohésion spécieuse et laisser croire à la spécialisation des chercheurs ou du moins de leurs recherches là où il n'y avait qu'essais isolés dans le temps, curiosités collectionnées à courte vue, résultats disparates et sans méthode d'après nos conceptions modernes. Mais il présente l'avantage de grouper les éléments semblables avec les éléments semblables et de mieux faire apprécier l'originalité de détail là où elle se présente. D'ailleurs, à l'intérieur de chaque articulation logique du plan, on peut chercher à rétablir le plan chronologique ; mais le plan chronologique lui-même est assez fallacieux, car les indications données par un auteur remontent, sans doute, assez souvent à une époque antérieure à lui.

On songe aussi à donner avec chaque citation latine un essai de traduction. Cet essai sera souvent plein de faiblesses et d'incertitudes. Outre que pareille entreprise comporte les pièges habituels mis sous les pas de tout traducteur, beaucoup de ces textes sont obscurs par eux-mêmes, par leur style rocailleux et « télégraphique » de manuel. Certains termes grammaticaux sont flottants ou rebelles dans leur signification. Parfois aussi, surtout à l'époque classique, plusieurs mots semblent désigner le même phénomène grammatical[1], et inversement à telle notion grammaticale ne correspond encore aucun terme précis[2]. Mais ces tra-

1. Chez Varron, par exemple, *uerbum*, *nomen* et *uocabulum* paraissent souvent interchangeables dans leurs emplois. *Similitudo* désigne couramment l' « analogie » (*L. L.*, VIII-X, *passim*) et rend parfois aussi l'idée de la « catachrèse » (*L. L.*, V, 77, 117, 167) que Quintilien désignera par *abusio* (Quint., VIII, 2, 5). L'idée d' « amuissement » est rendue par *demptio*, *detractio*, *correptio* (*syllabarum* ou *litterarum*), par exemple : *L. L.*, V, 6, ou par *exclusa* (*L. L.*, V, 133) ou *detrita littera* (*L. L.*, V, 136). *Multitudo* signifie ici « nombre grammatical » (*L. L.*, VIII, 46 ; notion rendue ailleurs par *numerus* : *L. L.*, IX, 65) et là « pluriel » (*L. L.*, IX, 64). Le « masculin » est rendu par cinq expressions différentes : *mas* (*L. L.*, IX, 38), *masculinum genus* (*G. R. F.*, p. 271, fr. 249), *masculinum* (*G. R. F.*, p. 197, fr. 26), *uirile genus* (*L. L.*, X, 8), *uirile* (*L. L.*, IX, 38).

2. Les mots irréguliers, par exemple, sont désignés laborieusement chez Varron par

ductions hasardeuses [1], en provoquant des critiques, permettraient peut-être, selon le vœu exprimé par M. de Saint-Denis [2], d'améliorer notre connaissance d'un vocabulaire technique.

Jean COLLART.

II

FRAGMENTS NON IDENTIFIÉS DE FLEURY-SUR-LOIRE (II)

PAR P. COURCELLE
Professeur au Collège de France

SOMMAIRE. — *Relevé de divers textes, fragments minimes ou considérables, l'un précarolingien, les autres carolingiens, dont le* Catalogue *de la Bibliothèque municipale d'Orléans ne laisse pas soupçonner l'existence ou qu'il identifie de façon plus ou moins erronée ou incomplète, de telle façon que chacun de ces manuscrits est resté ignoré des éditeurs* [3].

I. — Martianus Capella, *De nuptiis Mercurii et Philologiae.*

L'*Aurelianensis* 261 (217) porte, selon le *Catalogue*, des œuvres des XII^e^ et XIII^e^ siècles, notamment p. 1-16 des « ouvrages de dialectique précédés de seize vers sur la philosophie [4] ». Ces feuillets initiaux sont en réalité du IX^e^ siècle, comme l'a déja remarqué M. A. de Boüard [5].

Ce long fragment, qui commence, p. 1 : « Haec quoque contortis stringens effamina nodis... », et se termine, p. 16 : « ... eiusdem sapientiae stultitia sit ut ad illam sit stultitia | ... », contient la première moitié du livre IV de Martianus Capella, chap. 327-385, éd. Dick, Leipzig, 1925, p. 150, 17-180, 22. D'après un sondage que j'ai fait sur le texte des p. 150-155, les principales variantes sont les suivantes (j'indique en prin-

uocabula in quibus non debeat esse analogia ac proinde ac debeat soleat quaeri (*L. L.*, X, 79), les verbes déponents par *uerba quae contraria non habent* (*L. L.*, VIII, 59).

1. Tous ces termes techniques pourront profitablement être réunis dans un *index*.

2. Cf. E. de Saint-Denis, *Des vocabulaires techniques en latin*, dans *Mémorial des Études latines*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, p. 55-79.

3. Cet article peut être considéré comme une suite de l'enquête qui m'a conduit à publier déjà : *Fragments patristiques de Fleury-sur-Loire*, dans *Mélanges F. Grat*, t. II, 1949, p. 145-157.

4. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France, Départements*, t. XII, par Ch. Cuissard, Paris, 1889, p. 126.

5. Annotation manuscrite sur l'exemplaire de Cuissard appartenant au Bibliothécaire d'Orléans ; M. de Boüard indique : IX^e^ ou début du X^e^ siècle.